Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 92 (1956)

Heft: 44

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

XCIIe ANNÉE - No 44 8 décembre 1956

EDUCATEUR
ET BULLETIN CORPORATIF

SOMMAIRE:

PARTIE CORPORATIVE: **Vaud:** *Assemblée des délégués S.P.V. — Morges: Projection fixe. — Pénurie d'instituteurs. — Le traitement des remplaçants. — Association vaudoise des maîtres prim. sup. — Guilde du travail.* — **Genève:** *Convocation. — Concours d'admission aux études pédagogiques. — U.A.E.E.: Conférence de M. G. Lecoultre.* — **Neuchâtel:** *Brevet d'aptitudes pédagogiques. — Recrues. — F. Vaucher.* — **Jura bernois:** *Fiches de calcul. — Une retraite.* — **Communiqué:** *Exposition internationale.* — **Bibliographie.** — *«L'Ecolier romand»*

PARTIE PÉDAGOGIQUE: *Travaux pratiques.* — **J.-P. Guignet:** *Exposition d'art enfantin.*

Partie corporative

VAUD

ASSEMBLÉE DES DÉLÉGUÉS S.P.V.

Elle aura lieu le **samedi 12 janvier 1957,** à 14 h. 30 au **Restaurant du Grand-Pont** (Grand-Chêne), Lausanne. (Salle du 1er étage).

Section des Morges: Le nouveau président est **Jean-Jacques Desponds,** maître prim.-sup. à Colombier.

Commission de la projection fixe

Cet après-midi, à 14 h. 15. **Ancienne Ecole professionnelle,** rue de la Tour, Lausanne.

PÉNURIE D'INSTITUTEURS

Le « Service de presse libéral » publie dans son « Forum de la presse » l'opinion suivante que l'on ferait bien de ne pas rejeter à priori en haut lieu et qui met le doigt sur l'une des causes de la pénurie actuelle de membres du corps enseignant primaire ; laissons la parole à M. P. Fargus :

« Qu'il y ait eu quelque imprévoyance lors de la formation des « volées » admises ces dernières années, cela ne paraît pas contestable. (Nous ne le pensons pas : réd.) *Mais pense-t-on que si la situation matérielle était plus conforme aux qualités morales et intellectuelles qu'elle exige, les candidats de valeur n'eussent pas été plus nombreux ?* »

« C'est très bien d'améliorer le sort des fonctionnaires de l'Etat au point de provoquer une concurrence à l'engagement entre les entreprises et les administrations publiques, mais ce serait mieux encore de ne pas contrecarrer les vocations pédagogiques en laissant les éléments les plus capables répondre à l'appel d'un gain plus concret dans des travaux plus prosaïques. »

Tout commentaire serait superflu.

E. B.

LE TRAITEMENT DES REMPLAÇANTS

De nombreux collègues ont été fort étonnés de constater — en lisant le dernier « Bulletin officiel » — que l'on avait créé une nouvelle catégorie de remplaçants ; à côté des mariés et des célibataires, il y a maintenant les « non brevetés », ces derniers subissant une réduction de traitement de 20 % environ. Le Comité central s'est informé auprès du D.I.P. qui répond qu'il s'agit là d'une mesure déjà appliquée depuis longtemps au corps enseignant secondaire, qu'elle concerne :

a) les garçons de 1re, de l'E.N. lâchés dans le canton cet automne,

b) les élèves de la « classe rapide » non formés,

c) les étudiants,

d) 2 ou 3 instituteurs qui ne sont pas en possession de leur brevet définitif, ayant encore à subir un examen dans une branche.

La mesure prise paraît discutable. Le C.C. étudie cette question avec soin. Quelques remarques peuvent cependant déjà être faites.

1. Cette réduction de traitement intervient au moment où il y a une grande pénurie d'enseignants...
2. Elle a été décidée avec effet rétroactif au 1er novembre, 15 jours après l'entrée en fonctions de la plupart des intéressés. On aurait pu les avertir à l'avance qu'ils gagneraient moins que des brevetés.
3. Les quelques instituteurs non porteurs du brevet définitif mais qui ont fait 4 ans d'Ecole normale ne devraient pas être traités comme des élèves de cet établissement ou comme des étudiants sans formation pédagogique.

D'autre part, on peut considérer que c'est défendre la profession que de n'accorder le traitement complet qu'à ceux qui ont terminé leurs études pédagogiques avec succès et obtenu le brevet de capacité. La mesure prise ne comporte donc pas que des inconvénients. Nous voulons croire qu'elle n'a pas été prise pour « consoler » les autorités des communes n'ayant pu obtenir un instituteur breveté en leur permettant de réaliser ainsi une économie.

E. B.

ASSOCIATION VAUDOISE DES MAITRES PRIM.-SUP.

L'assemblée d'automne aura lieu le samedi 15 décembre dans la salle des conférences de l'ÉCOLE COMPLÉMENTAIRE PROFESSIONNELLE à Lausanne. Cette salle se trouve au 2e étage, soit celui de l'entrée.

14 h. 15 Séance administrative de l'Association.

15 h. Exposé du Directeur de l'Ecole, M. JATON, sur ce thème :

LIAISON ÉCOLE PRIMAIRE — ARTISANAT

En complément : Présentation et organisation d'une Ecole professionnelle.

Visite des ateliers pendant le travail.

Les maîtres primaires du degré supérieur, les maîtres OP et TM sont très cordialement invités à rejoindre leurs collègues dès 15 heures.

COMPTE RENDU DE LA CAUSERIE DE M. STAMMELBACH, MAITRE SECONDAIRE

donnée lors de l'assemblée annuelle de la Guide de Travail : « Quelques problèmes psychologiques et pédagogiques à l'âge d'entrée à l'école secondaire.

Dès qu'on se pose quelques questions à propos de l'enseignement, on se rend compte que celui-ci tout entier est sans cesse remis en question. L'important et de ne pas agir sans avoir présent à l'esprit ce que l'on se propose de faire.

Au début, *l'instruction publique* est marquée par deux impératifs : apprendre à lire et à écrire. Plus tard seulement on se préoccupe de *l'éducation*. L'enseignement n'est donc plus seulement la transmission des connaissances, mais encore l'influence du maître sur l'élève. L'évolution et les révolutions de l'âme enfantine demandent une attitude d'attention de la part des éducateurs. Il s'agit de donner à l'enfant le sentiment de son autonomie, de sa valeur propre. Et c'est là que réside l'apport de Freinet : par la peinture, par le texte libre, mettre en valeur l'aspiration de l'enfant à créer, à découvrir les valeurs spirituelles. Et par le jeu lui inculquer les connaissances indispensables. Ces éléments : créativité-jeu, sont primordiaux. Mais suffisent-ils à l'âge de 10 ans ?

Piaget dit que deux éléments aident l'enfant à passer d'un mode à un mode nouveau de réalisation des tâches proposées : la maturation *physiologique* et la *pression exercée par la société*. A ce moment, l'enfant doit sortir de son égocentrisme. Il n'est pas donné à tous les êtres de franchir ce passage (les débiles mentaux n'y arriveront jamais). Cet âge est également celui de la pensée *syncrétique ou prélogique*.

Comment savoir si l'élève primaire deviendra un bon élève secondaire ? Nous constatons que les résultats des examens d'admission correspondent en général aux résultats primaires. Indication utile : les deux exigences les plus importantes sont le *langage* et la *mémoire*. Le langage est primordial. Il permet d'accéder à un raisonnement de plus en plus complexe. La richesse du vocabulaire, la correction de la construction révèlent le degré de développement mental de l'enfant (une réserve importante : le beau-parleur !). Exemples d'exercices destinés à développer le langage :

1. Donner 4 termes n'ayant aucun lien ; l'élève doit composer un texte autour de ces 4 termes.
2. Apprendre à manier les termes comme : mais, parce que, puisque, donc...

La question de la *mémoire* est plus délicate. C'est vers la 3e enfance qu'elle est la plus souple, la plus perméable. C'est pourquoi il serait bon de procéder à un certain dressage, la mémoire s'entraîne. Elle peut aussi jouer des tours. Elle ne remplace évidemment pas le pouvoir de réflexion, et doit s'accompagner d'autres éléments. D'où danger de « bachotage » ! Il est donc illusoire de « pousser » un élève. La solution la plus heureuse serait un enseignement suffisamment individualisé qui permettrait de découvrir et développer les dispositions de chaque élève.

GENÈVE

Les membres de la Section U.I.G. (Messieurs) sont convoqués en

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE

le *vendredi 14 décembre 1956, à 17 heures précises,* au CAFÉ DE LA POSTE, 57, rue du Stand, 1er étage.

Ordre du jour :

1. Procès-verbal de la dernière assemblée.
2. Mutations.
3. Communications du comité.
4. Le problème de l'unité du corps enseignant genevois (U.I.G. - Syndicat de l'enseignement - Enseignement secondaire).
5. Collaboration sur le plan romand.
6. Propositions individuelles.

CONCOURS D'ADMISSION AUX ÉTUDES PÉDAGOGIQUES

Septembre 1956

Les chiffres entre parenthèses sont ceux de 1955.

Examens de connaissances

	Inscrits	*Echecs*	*Réussites*
Ec. prim. ord. mess.	18 (19)	8 (10)	10 (9)
Ec. prim. ord. dames	25 (30)	4 (6)	21 (24)
Ec. prim. spéc. mess.	4 (1)	1 (1)	3 (0)
Ec. prim. spéc. dames	8 (7)	3 (2)	5 (5)
Ec. enfantine	16 (9)	8 (4)	8 (5)
Examens d'aptitudes			
Ec. prim. ord. mess.	12 (10)	3 (2)	9 (8)
Ec. prim. ord. dames	24 (26)	5 (9)	19 (17)
Ec. prim. spéc. mess.	3 (2)	1 (1)	2 (1)
Ec. prim. spéc. dames	7 (5)	3 (2)	4 (2)
Ec. enfantine	11 (9)	4 (3)	7 (6)

Postes au concours		*Admissions*
15 (15)	Ec. prim. ord. mess.	9 (8)
20 (20)	Ec. prim. ord. dames	19 (17)
2 (2)	Ec. prim. spéc. mess.	2 (1)
2 (2)	Ec. prim. spéc. dames	4 (2)
15 (15)	Ec. enfantine	7 (6)

Ces chiffres sont tirés du tableau général des résultats communiqué par le Département de l'instruction publique.

J. E.

U.A.E.E. — CONFÉRENCE DE M. G. LECOULTRE du MERCREDI 21 NOVEMBRE 1956

Absentes, vous eûtes tort une fois de plus ! Tout, pourtant, vous poussait à venir : la personnalité du conférencier, le sujet traité, le cadre choisi...

C'est devant une vingtaine de fidèles seulement que Mme Meyer de Stadelhofen ouvrit la séance. Elle nous informa, tout d'abord, que Mlle F. Schnyder, regagnait le giron du Comité de l'U.A.E.E. après une longue absence due à ses fonctions d'inspectrice intérimaire.

Elle nous fit également part de la démission de quatre membres de ce même Comité et de la nécessité de les remplacer. Puis elle attira notre attention sur le fait qu'une permanence de l'U.I.G. messieurs et dames, et de l'U.A.E.E. se tient chaque vendredi entre 17 h. et 18 h. au tea-room Mirador et nous invita à y aller de temps à autre afin d'établir de plus étroits contacts avec nos collègues des autres sections.

Enfin, la parole fut donnée à M. G. Lecoultre qui nous a entretenu pendant près de deux heures des écoles d'altitude de Corbeyrier et de Montana. Ce sujet tient particulièrement à cœur au conférencier ; c'est donc non seulement avec clarté et précision qu'il a fait devant nous l'historique et développé l'organisation de ces deux écoles, mais encore avec enthousiasme. Pour M. Lecoultre, en effet, l'utilité de semblables séjours à la montagne ne fait aucun doute. Le prix de pension (5 fr. par jour) ne constitue pas une charge trop lourde pour les parents car il a été calculé très judicieusement ; en outre, le fonds social de la Ville de Genève aide des familles nécessiteuses et le paiement par acomptes est accepté. Le choix des enfants se fait d'après leur état de santé. Depuis l'an dernier, l'Ecole de Corbeyrier accueille pendant le séjour d'automne (octobre à décembre) 16 à 18 élèves des classes spéciales et des classes de développement. A Montana aussi, ce même séjour est consacré en premier lieu aux cas sociaux. Cependant, on évite d'admettre là les enfants trop difficiles qui mettent, par leur comportement, par trop en péril la responsabilité de l'instituteur et la bonne marche de l'école. Les écoles de Corbeyrier et de Montana sont organisées de manière différente mais avec, cependant, de nombreux points communs : les études y sont les mêmes qu'à Genève, le nombre d'heures consacrées à l'étude, également. Leur inspecteur, aussi le même et son contrôle régulier est nécessaire car les parents craignent parfois un retard scolaire de leurs enfants pendant ces séjours d'altitude.

Ces deux écoles sont bien orientées et situées au milieu de forêts et de prés, dans lesquels les enfants s'ébattent avec joie. Toutes deux ont été améliorées ces derniers temps, soit par la construction d'annexes, la modernisation des installations existantes, soit par l'aménagement des préaux, places de jeux ou chemins environnants.

Toutes deux, enfin, sont réservées aux enfants des deux sexes qui viennent pendant un certain laps de temps : d'octobre à décembre, de janvier à Pâques, et de Pâques à juin. Dans les deux écoles, une large place est faite aux excursions et promenades, et aux sports d'hiver.

A l'école de Corbeyrier, un instituteur, M. Hinderberger, assume la responsabilité de toute l'école tant au point de vue scolaire, qu'au point de vue administratif. Il est aidé dans sa lourde tâche par son épouse, qui n'est pas institutrice, par une monitrice, par une cuisinière et une aide-cuisinière. Il vient là une trentaine d'enfants, groupés en 4 degrés.

A Montana, l'organisation est quelque peu différente. Bien qu'il n'y ait aucun malade et que tout contact soit évité entre malades et enfants en séjour, une partie des tâches administratives appartient à l'administration du Sanatorium Populaire Genevois. Des nurses surveillent les enfants selon les prescriptions des médecins de ce sanatorium. Cependant, afin d'éviter une certaine dualité des pouvoirs, l'instituteur, depuis quelque temps, a la direction de l'école, les nurses et le personnel domestique dépendant de lui. L'instituteur, M. Etienne et sa femme, également institutrice, se répartissent les enfants en deux classes.

M. Lecoultre a beaucoup insisté sur le fait que le succès d'une école d'altitude dépend essentiellement du comportement des instituteurs qui y travaillent. Dans les deux cas, les autorités scolaires ont eu la main heureuse. Soit Mme Etienne, MM. Hinderberger et Etienne, soit leurs prédécesseurs, M. et Mme Arpin et M. et Mme Magnin ont été à la hauteur de leur tâche, tant par leur dévouement que par leurs qualités professionnelles et personnelles. Il convient de faire connaître et reconnaître le poids de leurs responsabilités et la difficulté de leur travail. En ce qui concerne les enfants, il est évident que c'est le séjour d'hiver (janvier à Pâques) qui est le plus profitable. Deux mois à la montagne à cette époque en représentant six en été ! Il est incontestable qu'au point de vue scolaire, ces séjours ont un effet bienfaisant sur le comportement des enfants. Ils sont moins nerveux et par là même, plus concentrés pendant les leçons, plus appliqués dans leurs travaux écrits.

A l'école enfantine, l'envoi d'enfants à une école d'altitude est quasi exceptionnel. Les parents hésitent à se séparer d'enfants si jeunes et ce ne sont que pour les cas de force majeure qu'ils confient leurs enfants à un préventorium ou à un sanatorium. Il n'en reste pas moins que les maîtresses de l'école enfantine ont été heureuses d'entendre l'exposé détaillé de M. G. Lecoultre. Avec lui, elles ont eu une pensée reconnaiste pour † Dr Rileliet qui fut un de promoteurs des écoles d'altitude.

Nous ne pouvions pas terminer cette séance sans remercier bien sincèrement M. Lecoultre d'avoir consacré à l'Amicale un peu de son temps. Grâce à lui, voilà concrétisée la notion parfois vague pour nous, d'une école d'altitude.

C. G.

NEUCHATEL — BREVET D'APTITUDES PÉDAGOGIQUES

Nous félicitons les collègues suivantes qui viennent de subir avec succès les examens pour l'obtention de ce titre encore indispensable :

Mmes Andrée DUBOIS (Berne) ;

Simone GINDRAUX-DÄLLENBACH et Thérèse HASLER (Neuchâtel) ;

Simone HÄSSIG-MATTHEY (La Chaux-de-Fonds) ;
Fernande MICHELOUD (Fontainemelon) ;
Elsa OGGIER (Lignières) ;
Eliane TINGUELY-CHÂTELAIN (Le Locle).

W. G.

RECRUES

Avec plasir, nous saluons l'entrée de cinq nouveaux collègues dans nos rangs, quatre institutrices et un instituteur :

Section de Boudry : Mme Simone GINDRAUX-DÄLLENBACH et Mlle Andrée PITTELOUD à Peseux ; Mlle Germaine NEUHAUS à Fresens.

Section du Val-de-Travers : Mlles Silvia JACOT et Muriel TZAUT à Noiraigue.

Section de Neuchâtel : M. Denis GUENOT, au chef-lieu.

W. G.

F. VAUCHER

le sympathique représentant de la Section du Val-de-Travers au Comité central, a un violon d'Ingres. Il peint avec talent et expose jusqu'au 9 décembre prochain, à Travers, rue de la Promenade, des tableaux que vous êtes cordialement invités à voir.

JURA BERNOIS

FICHIER DE CALCUL

Le fichier de calcul (fiches vertes, degré moyen), édité il y a quelques années par la coopérative scolaire La Pépinière, est épuisé. L'auteur, M. Erbetta, à Bienne, remercie ses collègues de l'accueil qu'ils ont réservé à son modeste travail et les prie de ne plus envoyer de commandes.

UNE RETRAITE

M. Joseph Biétry, qui a enseigné pendant 46 ans au petit village des Enfers (Franches-Montagnes) a été l'objet, à l'occasion de sa récente mise à la retraite, d'une belle manifestation de sympathie. Les autorités, la population de cette commune, et plusieurs personnalités invitées, notamment M. l'inspecteur Joset, ont su montrer à notre collègue, par des paroles bien senties et des gestes délicats, tout l'attachement qui lui est voué. C'est vrai que M. Biétry a derrière lui une carrière enviable d'instituteur, d'éducateur et d'animateur au village. « Il est des distinctions qui ne se portent pas sur la poitrine », a pu dire M. l'inspecteur, « mais qui ont une portée morale dépassant le régionalisme ». Aussi, l'octroi du titre de bourgeois d'honneur de la commune à M. Biétry revêt-il ici tout son sens. Nous l'en félicitons chaudement, à notre tour, et lui souhaitons une heureuse retraite.

T.

COMMUNIQUÉ

EXPOSITION INTERNATIONALE

On nous annonce une grande exposition de dessins, de peintures, de céramiques d'enfants pour le printemps 1957.

Sous l'égide de la Guilde internationale de travail des éducateurs « GITE ». Cette exposition réunira dans les salons du Palais de Rumine plus de 150 chefs-d'œuvre des écoliers d'une vingtaine de pays.

Le Département de l'Instruction publique du canton de Vaud patronne cette exposition qui sera itinérante, partira de Lausanne et touchera quelques grandes villes de Suisse et d'Europe.

Un Comité, à l'œuvre depuis plusieurs semaines, prépare avec soins cette manifestation artistique scolaire appelée, croyons-nous, à un certain retentissement et à laquelle nous souhaitons déjà tout le succès qu'elle mérite. Ecoliers à vos crayons, à vos pinceaux, à vos ébauchoirs.

Barthélémy Amengual : **Le petit Monde de Pif le Chien.** Essai sur un « comic » français. — Travail et Culture d'Algérie. — Alger 1955.

Quand j'ai reçu cet ouvrage, j'ai d'abord fait la grimace, puis je l'ai feuilleté et j'ai regardé les images, précisément les aventures de Pif, le chien, et j'ai pris à leur examen le même plaisir extrême que le fabuliste aurait pris à l'audition de *Peau d'Ane.* J'ai alors entamé la lecture du commentaire et j'ai été conquis aussi bien par son érudition que par sa finesse et son humour.

Imaginez une sorte de thèse de doctorat sur un sujet si menu, avec citations et notes, mais écrite avec légèreté, subtilité, amour, sans avoir l'air de croire les choses sérieuses, mais en ajoutant la foi la plus complète à l'univers merveilleux qui est celui de l'enfance, avec sa logique à lui, sa spontanéité, son mépris de la continuité et de la chronologie.

On passe ainsi du portrait du héros, à l'étude de sa généalogie qui va de Robinson à Zorro, en passant par le Grand Meaulnes et Charlot. On étudie ensuite avec la même fantaisie, mais aussi la même profondeur le monde au milieu duquel il vit, en dégageant de cette aventure singulière ce qu'elle contient d'universel.

Enfin, partant des mêmes bases, on étudie les arts et techniques du « comic » véritablement conçu pour l'enfance, et toute l'œuvre où l'on se réfère aussi volontiers à un producteur de films qu'à Platon, aux *Mille et une Nuits* qu'à Eluard, est imprégnée de bonhomie, de compréhension pour le monde enfantin et ses rêves, et de la poésie qui s'en dégage.

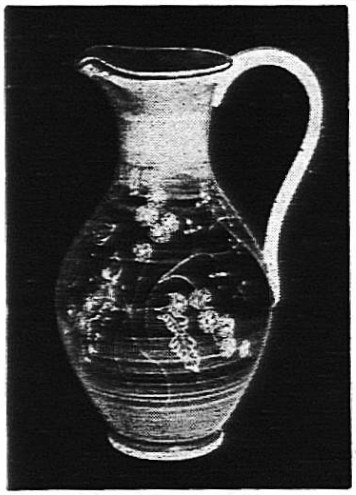
Une œuvre originale qui ouvre bien des portes, une œuvre saine, pleine de sève.

G. W.

« L'ÉCOLIER ROMAND »

Numéro spécial de Noël. Prix de ce numéro : 55 ct. Abonnement annuel : à domicile Fr. 5.—, à l'école Fr. 4.—. Administration de « L'Ecolier Romand », 8, rue de Bourg, Lausanne, CCp. II. 666.

Noël et Nouvel-An avec nos frères du monde entier. — Histoire du petit prince riche qui était pauvre. — Faites plaisir à tous ceux que vous verrez (décorations, lanternes, animaux pour la crèche). — Un beau bricolage : La carte magique de Noël. — « Le sapin qui voulait compter les étoiles ». — Les deux pages que vous avez faites vous-mêmes pour Noël. — Notre nouveau feuilleton. — Poésies de Noël.



La peinture sur céramique est d'une technique très facile permettant de faire à peu de frais de jolis travaux

PAPETERIE BRIQUET & FILS

38, rue du Marché

GENÈVE

I.U.A.C.

UNE NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE
POUR L'ENSEIGNEMENT DE LA **GÉOGRAPHIE**

24 cartes-diapositives, 5 × 5, en couleurs, montage métallique sous verres, sur

La Suisse

vendues en coffret Fr. 55.—
Prix réclame jusqu'au 31 décembre 1956 **Fr. 50.-**

Ces cartes ont été réalisées par Monsieur J. J. DESSOULAVY, Professeur de géographie à Genève et contrôlées par le Comité géographique de l'IVAC suisse, comprenant des professeurs de l'ensemble du pays et par les spécialistes cartographes du Collège d'Europe de Bruges.

Envoi à vue, sans engagement, sur simple demande, adressée à

FILMS-FIXES - FRIBOURG

HOTEL DE FRIBOURG, FRIBOURG, TÉL. (037) 2.59.72

4 GROS LOTS

2×100.000

2×50.000

loterie romande

22 déc.

Fondue

Moitié-moitié
et vacherin
Croûtes-maison

CAFÉ DU JORAT

Place de l'Ours Tél. 23 58 16
Lausanne M. Rastello-Mouret

Vos imprimés

seront exécutés avec goût par l'

Imprimerie
CORBAZ S.A.
Montreux

Ville d'Yverdon

L'Ecole professionnelle pour mécaniciens et mécaniciens-électriciens

forme en 4 ans des mécaniciens et mécaniciens-électriciens complets.

Délai d'inscription pour la nouvelle année scolaire jusqu'au 15 janvier 1957.

Pour tous renseignements s'adresser à la Direction de l'Ecole, rue Pestalozzi 17. Tél. 2 25 15

N. B. Les élèves dont les parents habitent Yverdon sont dispensés de la finance d'écolage.

La Municipalité

Partie pédagogique

10 DECEMBRE
1948 - 1956

Malgré l'époque douloureuse que nous vivons actuellement, nous tiendrons à rappeler à nos élèves l'existence de la Charte des Droits de l'homme dont nous célébrons cette année le 8e anniversaire. Et nous ne saurions mieux faire, pour leur donner des raisons d'espérer en un monde meilleur que de leur signaler les efforts de solidarité internationale qui se sont déjà accomplis.

A fin octobre, le stage de Vitznau, organisé sous l'égide de la Commission nationale suisse de l'Unesco, par le Schweizerischer Lehrerverein, se donna pour but d'établir des travaux pratiques destinés à faire connaître les institutions spécialisées de l'O.N.U. : l'UNESCO, la F.A.O. (Organisation pour l'alimentation et l'agriculture), O.M.S. (Organisation mondiale de la santé), etc.

Ces travaux, dont quelques-uns sont publiés ci-dessous, ne sont pas des modèles parfaits, mais des exemples de ce qu'on peut faire ; ils forment aussi un matériel pratique qu'instituteurs et institutrices peuvent directement utiliser. Chacun de nos collègues pourra facilement adapter ces leçons à sa classe, les compléter, en trouver d'autres. C'est un essai ; puisse-t-il être utile à beaucoup ! G. W.

LE SOL VIVANT

F. A. O. **4e année d'école**

Un lopin de terre — sable, pierres, humus, grouillement d'insectes et débris de plantes. — Les hommes y pénètrent sans précautions et le considèrent uniquement comme un terrain capable de nourrir leurs plantes. Ils voient bien ce qui est là, mais la terre elle-même, ils n'y font pas attention. Et cependant elle ne se fatigue pas de fournir toujours ce dont nous avons besoin pour vivre, le pain quotidien, les fruits délicats, le légume frais, les baies, le bois et les fleurs.

Mais cette terre, il est dangereux de l'exploiter trop fort. Le 12 mai 1934, dans une ville de la côte orientale de l'Amérique, le ciel s'assombrit vers midi, bien plus obscur que dans la plus violente tempête que les gens eussent déjà vue. Ce ne fut ni de la pluie, ni de la neige, ni de la grêle que les nuages laissèrent tomber, ce fut du sable, ce fut de la terre. Les conducteurs de locomotive et les chauffeurs d'automobile purent mettre en mouvement les essuie-glace et nettoyer constamment les pare-brise, ils grinçaient, s'arrêtaient. Les conducteurs étaient impuissants contre le sable. En pleine route, ils durent cesser leur voyage.

Il y en avait un pied de haut dans les rues et dans les champs. Les maisons en étaient saupoudrées, les machines à battre comme les faucheuses dans les champs en étaient complètement recouvertes et des granges isolées y disparaissaient jusqu'au faîte des toits. Cette terre venait de l'ouest, à des centaines de kilomètres de là. C'était de la terre fertile des champs, que la tempête avait soulevée, soufflée, transportée.

Là-bas, à l'ouest, le paysan aimait aussi sa terre. Elle lui donnait du blé, de l'avoine, du seigle. Ses champs couverts d'épis s'étendaient sur 100, 200, 500 m. de longueur, et leur largeur était aussi grande et ils s'accroissaient toujours davantage. Ici on n'avait pas à s'accrocher péniblement à des pentes escarpées et à travailler avec la faucille et la faux. Des machines gigantesques et de puissants tracteurs accomplissaient les travaux des semailles et des récoltes avec rapidité. Le paysan aurait dû être satisfait ! Mais non. A côté du vaste champ de céréales se dressait un rideau de forêt, et derrière celui-ci un autre champ. Pourquoi ces arbres entre les cultures ? Le paysan, avec ses valets, abattit la forêt pendant l'hiver. La prairie, de l'autre côté du champ fut aussi labourée. Maintenant, le paysan avait ce qu'il voulait : une grande surface de terrain, d'un seul tenant, prête pour les nouvelles semailles. Le printemps vint. Le soleil envoya ses chauds rayons sur les sillons encore mouillés par l'hiver. Les vents d'ouest soufflèrent sur les mottes sombres et en les séchant leur donna une couleur plus claire. Pendant longtemps, il ne tomba pas de pluie. Les jeunes pousses sortaient craintivement de la terre poussiéreuse. Ensuite, ce fut le 12 mai avec sa tempête mugissante. Le vent balaya sans obstacle le vaste champ. Rien ne le retenait, aucun arbre, aucune forêt. Et la terre tourbillonnait parce qu'aucune racine d'herbe ne la retenait. Les particules de terre avec les semences montaient dans l'air en tourbillons, ne laissant que le sol dur, pierreux.

Le paysan fut terrifié. Il réfléchit et reconnut qu'il avait commis une grosse faute. Il avait été obsédé par l'idée qu'un champ plus grand lui rapporterait plus de fruit, plus de pain, plus d'argent. Maintenant, il ne lui restait plus rien, pour avoir trop voulu.

Plus tard, les experts de la F.A.O. (Organisation pour l'alimentation et l'agriculture) arrivèrent vers lui. Ils examinèrent le terrain, et affirmèrent que la forêt et la prairie, la végétation et l'herbe tenaient le sol, emmagasinaient en lui l'humidité. Dès que cette couche protectrice a disparu, la terre commence à se dessécher et à perdre sa stabilité. Tôt ou tard, elles sera entraînée par l'eau, soulevée par le vent. emportée par la tempête.

Afin qu'ailleurs, dans d'autres contrées, les paysans ne commettent pas la même erreur, les experts de la F.A.O. voyagent dans tous les pays pour conseiller les agriculteurs. Ils empêchent ainsi qu'il arrive malheur au sol et que de nombreux hommes souffrent de la faim.

Joseph Geissmann.

(Source : Fr. Wartenveiler. Manuscrit du livre de lecture argovien, 4e année.)

TABINDA, JEUNE FILLE INDIENNE

O. M. S. **dès la 8e année d'école**

Tabinda est une jeune indienne de 18 ans, du Pakistan occidental. Elle est la fille d'un homme instruit qui a deux femmes ; elle vit avec sa mère dans le harem, c'est-à-dire dans l'appartement réservé aux femmes, chez son père. Lorsqu'un jour celui-ci épousa encore une troisième femme, la mère de Tabinda rompit, en signe de protestation, avec la vieille

coutume islamique qui veut que les femmes restent confinées dans le harem et qui les oblige à porter constamment un voile sur le visage, et elle donna à ses filles la possibilité de prendre un métier afin qu'elles puissent prendre part à la vie publique. L'aînée put étudier la médecine et Tabinda, la cadette, se destina aux soins aux malades.

Tabinda entra à Lahore dans une école de sœurs, fondée par une doctoresse écossaire, Mme Jean Orkney. Cette femme de grand mérite travaille depuis plus de vingt ans dans l'Inde et, ces dernières années, elle a créé avec l'aide de l'O.M.S. (Organisation mondiale de la santé) et en collaboration avec l'association internationale des sœurs une œuvre d'assistance pour les mères et les enfants, dans le Punjab occidental. Dans cet hôpital, Tabinda a maintenant quitté définitivement son voile, le Burqua, et elle apprend dans des cours théoriques et pratiques à assiter, comme sage-femme, les mères dans leurs moments difficiles. Et bientôt elle éprouve la joie de pouvoir aider maint enfant à venir au monde.

Rien n'est plus apprécié dans les villages du Punjab qu'une sage-femme bien préparée. Il faut savoir qu'autrefois, beaucoup d'enfants ou de mères ou quelquefois les deux ensemble mouraient à cause de l'ignorance de l'hygiène. Par manque de connaissances, les anciennes sages-femmes causaient souvent un terrible désastre et quand la mère et l'enfant mouraient d'une infection puerpérale, elles invoquaient la volonté d'Allah et acceptaient ces terribles coups du sort comme une chose inévitable.

Tabinda pouvait maintenant empêcher bien des malheurs grâce à une préparation poursuivie avec sérieux. Les femmes du village s'aperçurent vite qu'elles étaient mieux conseillées et soignées, lesqu'elles appelaient Tabinda, à la naissance de leur enfant, que par les anciennes sages-femmes enfermées dans leurs superstitions, et auxquelles on accordait toujours beaucoup de considération, tant la population était encore liée aux vieilles traditions. Tabinda fut persécutée par mainte vieille sage-femme ignorante qui la traitait de dévergondée parce qu'elle ne portait plus le voile. Beaucoup d'autres, au contraire, se rapprochèrent d'elle pour apprendre. Le gouvernement tira tout le parti possible de cet intérêt qui s'éveillait. Il engagea toutes les sages-femmes à se faire enregistrer et leur verse maintenant une subvention mensuelle de 15 roupies à condition qu'elles participent à des cours réguliers de perfectionnement.

Tabinda dut ensuite combattre sérieusement auprès des femmes qui avaient eu un enfant contre la coutume de raser la tête de l'enfant 15 jours après sa naissance ; ce rite bien établi entraîne fréquemment la formation de croûtes, d'escarres, de balafras, qui peuvent même amener la mort du patient. Car cette opération rituelle se pratique sans aucune précaution et souvent avec des mains et des instruments sales. Il suffit alors de la plus petite coupure pour entraîner des infections sérieuses, quelques fois mortelles.

Willi Vogt.

D'après Richtie Calder : Männer gegen Dschungel, Safari Verlag.)

DES SUISSES AIDENT LES NÉPALAIS

F.A.O. **dès la 6e année d'école**

« Des Suisses vainquent le plus haut sommet du monde », voilà ce que nous avons lu avec fierté dans nos journaux quotidiens et dans les revues illustrées et nous avons entendu parler des exploits remarquables des vainqueurs de l'Himalaya. Rien que le transport du matériel au pied de la montagne exigea le concours entier de tous les membres de l'expédition jusqu'à ce qu'après des mois d'efforts, le succès fut remporté sur les obstacles naturels. Nous devons aussi admirer le travail des porteurs et des incomparables sherpas sans l'aide desquels le but n'aurait jamais été atteint.

L'intérêt des lecteurs était particulièrement sollicité par la ressemblance du paysage de montagnes avec celui de notre pays. On aurait volontiers voulu en savoir davantage sur les habitants du Népal.

Le Népal demande conseil

Occasionnellement, on entend parler d'experts suisses dont le but n'est pas de conquérir un sommet, mais qui se sont donné pour tâche d'apporter à une population une amélioration de sa situation économique. Car le Népal, comme la Suisse, est pauvre en matières premières. Le pain des montagnards est dur et c'est pourquoi des milliers de jeunes Népalais s'engagent comme soldats au service étranger. Ils ont constitué les meilleures troupes anglaises, les fameux régiments de Gurkhas. La solde qu'ils envoyaient à la maison permettait à la mère et à la famille restées dans la petite patrie, de se procurer le nécessaire. N'en était-il pas de même autrefois en Suisse ? C'est précisément pourquoi le gouvernement du Népal avait fait appel à des Suisses parce qu'il attendait d'eux une compréhension plus juste de la situation népalaise. On demandait souvent aux Suisses comment ils s'y étaient pris pour faire de leur pays un Etat industriel important.

De grands projets

En 1950, une première équipe de techniciens arriva, à la demande du gouvernement népalais, pour examiner comment on pourrait organiser la construction des routes, l'électrification, l'exploitation des minéraux, le service de santé, l'économie forestière et agricole. C'était un vaste programme pour ce royaume quatre fois plus étendu que la Suisse, mais dont l'économie n'est pas du tout développée.

Obstacles naturels

Le premier grand obstacle est constitué par le manque de moyens de communications. De hautes chaînes de montagne rendent difficile le passage des Indes à la vallée principale de Katmandou. Dans ce bassin de Katmandou, qui est à l'altitude de l'Engadine, mais qui jouit d'un climat plus favorable, vivent trois fois plus d'habitants au kilomètre carré que dans le canton de Zurich. Aucune industrie. On tire parti du moindre

pouce de terrain utilisable. Les terrasses, si importantes pour l'irrigation, sont si étroites, si haut perchées les unes sur les autres qu'il est impossible de les atteindre et de les labourer avec des attelages de bœufs. Le sol manque d'eau et cependant les vastes lits des torrents montrent les dégâts causés par les crues. Des trous sur les pentes abruptes prouvent aussi qu'autrefois l'eau existait en abondance. On ne sait pas non plus utiliser les pluies abondantes de la mousson qui pourraient doubler ou tripler les récoltes. On allait donc exiger un travail énorme de cette population, qui vit dans des conditions si modestes que les exploitations agricoles de ce pays ne rapportent en moyenne que le quinzième de ce que donnerait en Suisse une propriété rurale semblable.

Par où commencer ?

Suffit-il de présenter au gouvernement des plans d'un aussi grand intérêt pour le développement économique du pays, alors que nous-mêmes avons mis des siècles pour y parvenir ? Circonstance aggravante : les barrières d'un système séculaire de castes. Comment peut-on amener les gros propriétaires fonciers à montrer de la compréhension pour le sort des travailleurs de la terre alors qu'ils ne se soucient guère de leur propriété et qu'ils ne sont pas disposés à faire le nécessaire pour une amélioration économique ; ils préfèrent placer leur énorme fortune à l'étranger. Un instrument technique se laisse transplanter, mais une saine conception du travail, une réflexion d'ordre économique, un point de vue démocratique de la vie, tout cela exige du temps pour se développer.

L'assistance technique, telle que la comprend la F.A.O. (Organisation pour l'alimentation et l'agriculture), est un moyen pour obtenir un résultat : une assistance pour se tirer d'affaire soi-même.

Werner Schulthess cherche une voie

Le Suisse W. Schulthess travaille depuis 1953 à la F.A.O. comme spécialiste dans le domaine de l'utilisation du lait. Il a pris connaissance des rapports rédigés par le premier groupe d'experts, mais ils ne lui donnent aucun point d'appui pour commencer le travail. Chacun des fonctionnaires compétents dans Katmandou, la capitale, lui indique un point de départ différent. Schulthess doit d'abord apprendre à connaître lui-même le pays et ses habitants. Personne n'est capable de le conseiller. Les fonctionnaires connaissent fort bien la capitale, mais à peine le pays. Schulthess est convaincu qu'il avance le mieux s'il apprend à connaître les gens personnellement et s'il peut pénétrer leur mentalité. (Qu'on y pense : nous sommes dans un pays où un fonctionnaire subalterne, par exemple, ne porte pas lui-même sa machine à écrire : un coolie est là pour ça — où l'ancien maharadja conduisant un attelage royal de six chevaux ferrés d'argent tournait en rond dans la capitale sur un espace ridiculement petit — et où des coolies portent des autos par-dessus les cols pour assurer les communications entre les palais de la capitale.) Tout seul, Schulthess ne peut venir à bout de sa tâche. Un sherpa extraordinaire lui sert depuis 1932 de compagnon, de cuisinier et d'interprète. Des

huttes primitives ou la tente constituent son refuge au cours de ses marches d'études, qui durent des semaines.

Voici le commencement

La solution pratique d'un problème partiel soulève des difficultés inextricables. On cherche d'abord un territoire produisant un excédent de lait à proximité d'un centre de consommation et on le trouve. Il faut maintenant collecter le lait, le solidifier en le surgelant, et le transporter au centre de consommation. Il s'agit d'un territoire avec 5 villages, à quelque 22 km. de Katmandou. Un fonctionnaire gouvernemental introduisit Schulthess auprès du chef de la vallée. Les producteurs de lait sont fortement endettés chez le chef de la vallée. L'envoyé du gouvernement explique aux paysans, dans une assemblée de la commune, ce que Schulthesse projette. Les producteurs acceptent volontiers de livrer du lait parce qu'ils en obtiennent un prix beaucoup plus élevé. La première laiterie peut être créée avec une simple installation frigorifique à très basse température et un débit de 500 à 600 litres par jour. Cela signifie un gain supplémentaire pour les paysans de 20 à 30 000 roupies, si bien qu'ils peuvent se libérer de leurs dettes. Le prêteur d'argent va maintenant tout tenter pour éliminer cette concurrence en distribuant de l'argent pour corrompre les gens, etc., si bien qu'il parvient à faire éclater une grève du lait. Comme Schulthess se refuse à payer pour le lait un prix encore plus élevé et qu'il ferme la laiterie, les producteurs repentants reviennent en arrière, d'autant plus que d'autres paysans, des contrées plus éloignées, s'annoncent et prient Schulthess de travailler aussi chez eux. La paysannerie peut alors éteindre progressivement ses dettes qu'elle a contractées soit dans des fêtes coûteuses lors de mariages, soit dans des cérémonies d'enterrement, soit par insouciance. Bientôt cette simple laiterie pourra être dirigée de façaon autonome par les Népalais eux-mêmes quand ils auront été plus complètement préparés dans une entreprise semblable dans l'Inde.

Une deuxième solution est trouvée

Il faut maintenant considérer qu'il y a aussi des territoires où on produit des excédents de lait, mais qui sont trop éloignés des centres de consommation ; on n'y peut donc pas utiliser ce lait frais. L'établissement de fromageries est la seule solution pour employer l'excédent. Schulthess soit où il établira la première, mais sa construction n'est pas possible actuellement. De bons charpentiers et chaudronniers de Katmandou ont établi, d'après les dessins de Schulthess, des modèles réduits dont il corrige les erreurs, jusqu'au moment où l'original pourra être mis en œuvre. Avec ce matériel Schulthess voyage avec des coolies, pendant 7 jours, jusqu'à la frontière du Tibet, dans une vallée dont l'altitude va de 3500 à 5000 m. A cet endroit, Schulthess doit commencer le travail dans les conditions les plus primitives. Il doit lui-même mettre la main à la pâte du dessin des plans à la conduite des travaux de construction. Par son exemple personnel, il obtient la collaboration de la population malgré les difficultés qui lui sont créées aussi ici par le lama régnant qui voit dans cette affaire une menace contre son pouvoir.

Le bon exemple

Contrairement aux grands projets qui n'existent encore que sur les plans, Schulthess accomplit ici un travail pratique, modeste, dans un cadre strictement délimité. Il entend exercer son activité au Népal, assez longtemps pour qu'il voie son œuvre solidement établie et qu'elle commence à s'étendre largement.

Max Nehrwein.

(Sources : 1. Interview de W. Schulthess, expert de la F.A.O. — 2. Schweizer Spiegel : rapport d'expert de M. Rauch.)

40 KM. POUR UNE GORGÉE D'EAU

F. A. O.

Il y a un siècle encore, choléra, fièvre typhoïde, dysenterie et autres fléaux, dus à la pollution des eaux, ravageaient l'humanité entière. C'est à Koch, Pasteur et à d'autres savants que l'on doit d'avoir découvert que l'eau était l'agent propagateur de ces terribles maladies.

Ce n'est que dans la deuxième moitié du XIXe siècle que l'on s'inquiéta d'approvisionner les localités en eau potable et de créer des réseaux de distribution aboutissant dans les demeures. Pourtant, l'Europe et l'Amérique connurent récemment encore de graves épidémies de choléra et de fièvre typhoïde : à Croydon, près de Londres, en 1937 ; à Marseille, en 1947, l'épidémie fit 127 victimes sur 630 personnes atteintes ; en Europe, dans l'immédiat après-guerre, on enregistra 250 000 cas par an, dont 25 000 mortels. Toujours, l'on constata que la pollution des eaux potables était à l'origine de ces épidémies (détérioration des conduites, perméabilité des réservoirs, etc.).

On estime que, dans le monde, 2 % seulement des habitations sont pourvues d'eau courante. Aujourd'hui encore, les 4/5 de la population terrestre s'approvisionnent en eau dans les rivières, les fleuves, les étangs, les mares et les puits à ciel ouvert.

Dans d'autres régions, l'eau est si rare que les habitants doivent aller la chercher à des distances considérables. Ainsi, dans certaines contrées déshéritées de l'Inde, les femmes consacrent, en moyenne, plus d'un quart de leur journée de travail à ravitailler leur foyer en eau potable.

Toute la région située au Sud du Sahara, entre Enugu et Nsukka, n'est arrosée pendant la saison sèche que par un unique cours d'eau qui est seul à ravitailler, pendant six mois de l'année, une population de 200 000 âmes, dont les habitations sont parfois distantes de plus de 40 kilomètres de la rivière. Aussi la coutume est-elle de constituer à la saison des pluies des réserves d'eau aussi considérables que possible. On se sert pour cela de jarres d'une contenance de 10 à 15 litres. Ces récipients sont enfouis dans le sol où l'eau reste fraîche et saine. Les familles les plus fortunées en possèdent jusqu'à trois cents. On en a dénombré près d'un million et demi dans l'ensemble de la région. Pourtant, ces réserves d'eau ne sont point suffisantes, même en étant très économe. En période de sécheresse commence alors le long cheminement jusqu'au plus proche « point d'eau ». — Combien sommes-nous gâtés ! Nous, les privilégiés, oublions volontiers ce que nous devons à une somme impressionnante de

travaux et au labeur constant des savants, ingénieurs, ouvriers spécialisés ! Sans y penser, nous faisons confiance à l'eau du robinet ou à celle de la fontaine.

Techniquement, il serait possible d'approvisionner tous les habitants de la terre en eau potable. Dans les régions où l'eau de source et de fond ne suffit pas, il serait possible d'extraire une eau douce des mers, des lacs et même des nappes d'eau saumâtre. Les pays pauvres en eau pourraient être ravitaillés depuis la mer. Depuis des années, à bord de certains navires, on fait usage courant d'appareils distillateurs d'eau salée. De semblables installations, évidemment plus importantes, produisent quotidiennement des centaines de milliers de litres d'eau fraîche aux Bermudes, à Aruba et Curaçao, dans la mer des Antilles, ou encore à Koweit sur le Golfe Persique.

Malheureusement, le procédé de distillation est onéreux. On estime que la production de 5000 litres d'eau potable coûterait environ 3 à 4000 francs.

La solution idéale serait naturellement le recours à l'énergie solaire pour distiller l'eau de mer. C'est théoriquement réalisable, mais encore faudrait-il disposer des imposantes installations qu'exige un tel procédé. En Amérique, on s'attache actuellement à mettre au point des évaporateurs d'un modèle à la fois simple et point trop onéreux.

Enfin, l'extraction d'eau douce, au moyen de l'électricité (méthodes électrolytiques), semble devoir résoudre, tôt ou tard, le délicat problème de la conversion de l'eau salée en eau douce. Ce procédé, pour autant qu'il s'agisse d'eau modérément saumâtre, serait beaucoup moins coûteux (50 francs pour 1000 litres).

La conversion d'eau de mer en eau douce restera toujours onéreuse. Mais, de même que l'on est parvenu à transporter jusqu'à la mer les immenses quantités de pétrole des régions désertiques (grâce aux pipeslines), il ne doit pas être impossible d'amener jusque dans les régions déshéritées l'eau de mer convertie en eau douce, élément indispensable à la vie et à la santé de tous.

Ici, également la F.A.O. interviendra, dans la mesure où ses moyens le lui permettront.

W. Kilchherr/E. Hasler.

(D'après les Newsletter de la W.H.O., février-mars 1955, vol. VIII. Nos 2-3).

SEPT D'UN COUP

F. A. O. **Dès la 7e année d'école**

Le delta du Gange et du Brahmapoutra sont surpeuplés. Les nombreux bras des fleuves, qui tantôt sont à sec, tantôt ont peu d'eau, tantôt en ont beaucoup, sont très irréguliers lorsqu'il faut assurer l'irrigation des champs de riz. Par-dessus le marché, ils forment d'immenses marais qui sont les berceaux de la malaria.

La F.A.O. (organisation pour l'alimentation et l'agriculture) a envoyé là-bas deux experts qui, en collaboration avec le gouvernement du Pakis-

tan, examinent les nombreux problèmes que soulève cette situation. Ils ont établi un programme ; sa partie la plus importante comporte l'édification d'un barrage en terre sur le Brahmapoutra, long de 2,4 km. et haut de 6 à 7 m.

Les conséquences qu'on est en droit d'espérer de ce travail seront immenses :

1. Aux 19 millions d'hectares déjà en culture s'ajouteront 6 millions d'hectares gagnés sur le marais qui permettront de couvrir largement les besoins supplémentaires en riz, sucre, graines oléagineuses et légumes secs de la population du delta.
2. Ces surfaces s'augmenteront encore de 5 millions d'hectares qui seront consacrés à la culture du jute qui est le principal article d'exportation du Bengale oriental.
3. La chute d'eau produite par le barrage et la dérivation pourront être utilisées pour la production d'énergie électrique. Par ce moyen, on pourra alors jeter les fondements d'une industrie indigène.
4. Les bras du fleuve qui actuellement sont très souvent desséchés pourront, grâce à une amenée d'eau constante, servir de bassins de pêche.
5. Ils pourront servir de voies navigables dans un pays qui est exceptionnellement pauvre en voies de communication.
6. Le barrage sur le Brahmapoutra permettra la liaison nécessaire depuis longtemps entre les deux parties du Bengale oriental qui sont séparées par le fleuve (route et chemin de fer).
7. Aux très nombreux chômeurs, cette construction imposante donnera une première occasion de travail. Plus tard, dans les terres nouvellement ouvertes, il y aura suffisamment à faire.

Ce projet exigera pour sa réalisation une somme d'environ 150 000 000 de livres sterling. La valeur qu'on attribue à l'augmentation de la production est de 480 000 000 de livres sterlings par année. 220 % de revenu par an ! Et d'un seul coup, sept défauts seront transformés en avantages.

Leo Villiger.

(D'après Richtie Calder : « Männer gegen Dschungel ». Safari Verlag, Berne. Copyright 1954.)

DE LA FAUCILLE A LA FAUX

F. A. O. **Dès la 4e année d'école**

En Ethiopie, le pays du Négus, le blé pousse dans d'immenses plaines.

C'est le moment de la moisson. Depuis des mois, le blé croît et mûrit sous le ciel bleu. Quand le soleil s'élève au-dessus de la forêt d'eucalyptus, et que la fumée des foyers où brûlent des bouses de vache sort des huttes de jonc, tout le village se réveille. De la volaille qui caquette, des enfants qui rient sortent de leur commune demeure dans l'air frais du matin. Derrière eux paraissent le paysan grisonnant et les femmes. Ils partent en chantant pour la moisson formant un joyeux cortège. Bientôt les voilà alignés au bord du champ qui ondule, le paysan, les femmes, les

enfants, une quinzaine en tout. Ils sont courbés sur leur travail ; la main gauche saisit une poignée de tiges de blé et avec une faucille, ils les coupent à la hauteur du genou. Derrière chacun, les épis coupés s'alignent. Le travail avance lentement sous le soleil brûlant. Quand le soir est venu, une partie seulement du champ est récolté, malgré les reins qui font mal, malgré le travail assidu, et la moisson se poursuivra pendant des jours et des semaines.

Ensuite, quand un jour un vent léger soufflera sur la plaine, vient le temps du battage. Les épis ont été piétinés par les bœufs et les grains sont sortis de leur gaîne ; mêlés à des restes de paille, à la balle, ils sont jetés dans les cours. Le vent entraîne les débris légers, ceux qui sont sans valeur ; les grains, plus lourds, restent sur le sol. Et de nouveau, bien des jours se passent avant que la récolte puisse être mise en sac.

Tandis qu'un paysan abyssin emploie deux mois pour la moisson et le battage, un paysan suisse accomplit ce travail en deux semaines, à l'aide de la faux et de la batteuse. Et encore, chez nous, la faux est déjà bien dépassée ! La moissonneuse fait son travail. Et cependant un paysan éthiopien serait heureux d'avoir une de ces faux dédaignées, rouillées !

500 faux pour l'Ethiopie

Le gouvernement du Négus a appelé à l'aide la F.A.O. (organisation pour l'alimentation et l'agriculture) pour introduire dans son pays des méthodes modernes d'agriculture. Déjà l'UNRRA avait mis à la disposition du pays un certain nombre de tracteurs et de machines aratoires. Mais les paysans éthiopiens ne savent guère s'en servir, car le saut de la faucille à la moissonneuse mécanique est trop grand. Les instruments restèrent en grande partie inutilisés. Pourquoi n'essayerait-on pas avec la faux ?

La F.A.O. envoya alors un instructeur suisse pour enseigner le fauchage, M. Gabathuler. Une fabrique autrichienne fournit pour cet essai 500 faux. M. K. Gabathuler décrit ainsi son activité en Ethiopie.

« Dès que j'arrive dans un village, quelques paysans m'entourent immédiatement. Je prends une faux dans la jeep et, au grand étonnement des spectateurs, je fauche une grande surface en peu de temps. Ensuite, j'annonce ma démonstration pour le lendemain afin qu'ils aient le temps d'en parler auparavant entre eux. A l'heure fixée, presque tous les paysans des environs sont là. L'action est alors beaucoup plus utile qu'un flot de paroles. J'aiguise ma faux et je recommence. Bientôt, j'ai obtenu un andain. Les hommes montrent leur étonnement ; avec leurs familles, il leur aurait fallu cinq fois plus de temps pour accomplir le même travail. Après un moment, l'un d'eux prend la faux dans ses mains et essaie lui-même. Je suis toujours étonné de voir comme il y arrive vite. L'un après l'autre, ils veulent tenter l'essai. Celui qui obtient le meilleur résultat reçoit la faux comme cadeau. Les autres peuvent aussi venir chercher une des faux que j'ai apportées. Mais, naturellement, je n'en ai jamais assez. Seuls les plus rapides à la course en obtiennent une. Avec joie, ils brandissant l'instrument. Le soir, une fête est organisée. Un chanteur

chante toute la soirée : « M. Gabathuler est un bon type ; il nous apporte la faux et la charrue. »

Progressivement, le nouvel outil est introduit dans tout le pays. Les 500 faux ouvrent le chemin à une action plus vaste. Quelque temps après, la F.A.O. organise dans le pays un cours de fauchage dans lequel 20 à 30 paysans sont formés comme instructeurs. Ceux-ci regagnent leur village et enseignent à leur tour dans de nouveaux cours.

On obtient ainsi une amélioration méthodique, longuement mûrie de l'agriculture.

Reinhard Hauri.

(Sources : F.A.O. Rapport No 194, Berne, octobre 1953. — Conférence de K. Gabathuler, au séminaire de Vitznau, 24. IX. 56.)

COMMENT VIT UN VILLAGE DE FELLAHS

« Mit-Halfa » rencontre le 20e siècle

O. M. S. **Géographie : Egypte — Anthropologie : l'œil**

Au cours d'un voyage en Egypte, nous entreprenons une excursion jusqu'à Mit-Halfa, un village éloigné du Caire d'environ 20 km. Avant d'atteindre le village, dans un paysage désertique, notre attention est attirée par un enfant de cinq ans. Il erre, apparemment sans but sur la route et il hurle de toutes ses forces en appuyant de ses deux mains un bandage malpropre sur son front et sur ses yeux, comme s'il voulait se libérer ainsi d'une douleur lancinante. En nous approchant, nous sommes frappés de voir ses paupières couvertes de cicatrices et nous en concluons que le pauvre gosse est atteint de la terrible maladie qu'est le trachome que, dans le village où nous entrons, personne ne s'inquiète de son mal.

Nous l'accompagnons dans le village où une image épouvantable s'offre à nos yeux : la majorité de la population souffre de cette maladie. Les habitants supportent leur malheur comme s'il allait de soi ; ils ne songent pas à se plaindre car depuis des siècles la maladie est là.

Nous nous laissons guider vers sa demeure par notre nouvel ami et nous pénétrons dans une des maisons les plus pauvres de Mit-Halfa. Une habitation qui comprend deux pièces et qui abrite une famille de cinq personnes dont le revenu total est d'environ 60 francs par mois (5 livres égyptiennes). Dans un coin sombre de la cuisine, où un timide rayon de soleil cherche à pénétrer par un trou du toit recouvert de feuilles de palmier, la mère calme son dernier-né, d'apparence maladive. Et déjà un médecin entre dans la hutte. Il se penche sur l'enfant, tâte le ventre gonflé, allonge les deux petites jambes, et chasse les mouches qui grouillent sur les yeux fiévreux du nourrisson. « Sous-alimentation et trachome », diagnostique-t-il, et, tourné vers nous : « Le trachome est une maladie des yeux qui doit absolument être traitée, car elle amène la plupart du temps la cécité. La conjonctive est enflammée par une granulation ; au stade suivant, la cornée s'altère ; de petits vaisseaux sanguins forment une sorte de voile devant l'œil. En Egypte, plus du 80 % de la population est atteint de cette maladie. Presque chaque enfant de la classe des fellahs la contracte dans sa première année.

La maladie est aussi très répandue en Asie, en Amérique du Sud, dans toute l'Afrique, mais aussi en Europe centrale et orientale. Elle occasionne des pertes énormes dans le travail et rien qu'en Tunisie, on les estime à 20 millions de journées de travail par an.

Pauvreté, ignorance et superstition sont les trois causes essentielles de ce fléau. Comme ici les enfants ne reçoivent pas grand'chose à manger, en dehors du pain, ils souffrent pour la plupart d'une carence en vitamines qui les rend très sensibles à la maladie. 53 % des enfants meurent dans leur première année. Une eau potable irréprochable est très rare. En l'absence d'autres sources, les habitants s'accommodent de l'eau qu'ils puisent dans les canaux d'irrigation. Cette eau jaunâtre, boueuse, vient du Nil et elle est distribuée par tout un système de canaux qui ont fait de la vallée du Nil une des régions les plus fertiles de la Terre. Grâce à l'irrigation, il est possible d'obtenir chaque année trois récoltes de blé, de maïs, de coton et de riz et le légume croît magnifiquement. Mais, dans le peuple règne une superstition qui affirme que cette eau favorise non seulement la croissance des plantes, mais fortifie aussi les humains. C'est pourquoi les indigènes se lavent dans cette eau et en boivent même ; cela n'empêche d'ailleurs pas les gens de permettre à leurs animaux domestiques de s'y rafraîchir ni de jeter leurs immondices dans les canaux. »

Nous demandons à la mère s'il n'existe pas d'autres sources dans le pays. « Oh ! si !, nous dit-elle, ce ne serait pas difficile, avec un peu d'argent, de fournir à Mit-Halfa de la bonne eau potable ; on en a déjà fait l'essai. Plusieurs pompes ont fait jaillir l'eau du sol, mais elles étaient placées à des endroits défavorables, et ne pouvaient plus être utilisées ». — « Pour aller chercher de l'eau, complète le médecin, il faut passer par-dessus le canal. Ce petit travail supplémentaire était trop pénible pour les fellahs, et ils sont retombés dans leur vieille habitude d'aller puiser l'eau au canal. »

Une autre cause, moins directe, de la maladie, c'est, nous dit le médecin, le manque de savon. Pour des raisons pécuniaires, il n'y a que très peu de familles qui soient en état de se procurer un moyen de nettoyage aussi indispensable. Le voile des femmes avec lequel elles se couvrent le visage a aussi une action préjudiciable, car elles s'en servent pour essuyer leurs yeux malades, après quoi, elles nettoient avec la même étoffe sale ceux de leurs enfants !

« Vous voyez, continue le médecin, cette maladie des yeux est la conséquence de mœurs et de coutumes qui sont profondément enracinées dans le peuple. Le danger de contagion est si grand qu'il faut s'attaquer simultanément à toutes ses causes si on veut obtenir un résultat. Malgré tout, j'ai confiance en l'avenir. Il peut s'écouler une vie d'homme ou davantage jusqu'à ce que l'influence de l'O.M.S. (Organisation mondiale de la santé) en vienne à bout ; le premier pas, le plus grand, est déjà fait ; encore au commencement de 1955, il vous eût été impossible de voir un médecin dans la maison d'un malade. A part le mari, aucun homme ne pouvait pénétrer dans la partie de la demeure réservée aux femmes. Aujourd'hui, non seulement on nous y autorise, mais même on nous en prie. Les fellahs se sont aussi laissé convaincre que nous ne venions pas pour

exiger des impôts ou recruter des soldats. Ils nous reçoivent avec enthousiasme et apprécient la part que nous prenons à leur sort. Mais justement, ce n'est que le premier pas ! »

Pensifs, nous sortons de la hutte de terre ; mais nous n'avions guère le temps de nous creuser la tête car nous nous trouvions à nouveau au milieu de la vie trépidante d'un village égyptien. Un boucher, armé d'un couteau taché de sang, égorgeait adroitement un mouton ; un aveugle pieux murmurait des sourates du Coran ; un pèlerin, revenu récemment de la Mecque donnait les derniers coups de pinceau à un tableau et racontait son voyage. Des enfants qui crient et des nourrissons couverts de mouches essaient d'attirer notre attention. Des femmes tout de noir vêtues sont assises en cercle dans la poussière et se racontent les dernières nouvelles du village. Des hommes fainéantent et bavardent près d'un café. Des ânes chargés de légumes frais passent en trottinant. Des chèvres et des moutons cherchent en bêlant leur chemin à travers la foule. Des chameaux défilent fièrement et dignement et des chiens curieux viennent flairer chaque passant. *R. Pfund.*

(Sources : Journal W.H.O. Newsletter - mai 55 - juin-juillet 55.)

I. LE PALUDISME

Il est arrivé à chacun d'avoir de la fièvre : cela commence par une sensation de froid, surtout aux mains et aux pieds, avec des frissons et des nausées ; on se tient à peine debout, et le thermomètre monte à 39, 40 degrés ou plus. Il faut se mettre au lit, et on entasse couvertures et édredons ; après quelques heures, on a l'impression d'une chaleur intense ; la peau est sèche, avec une soif inextinguible ; maux de tête ; plus tard encore, la sueur vient, la température baisse, le mieux est proche. Le malade va vers sa guérison.

Chacun de nous a connu ces moments pénibles. Mais imaginez que tous les trois ou tous les quatre jours l'accès se renouvelle et vous aurez une idée à peu près exacte de ce qu'est le paludisme.

La mère dans sa cuisine, le paysan aux champs, l'ouvrier devant ses outils, l'enfant au milieu de son jeu sont atteints brusquement, et sont contraints à cesser immédiatement leur activité.

Lorsque la maladie s'attaque à des bébés, à des gens dont le corps est déjà affaibli, elle entraîne la mort ; et chez les hommes ou les femmes les plus robustes, elle diminue leur force et les anémie gravement. Au moment de la récolte du riz cette immobilisation des travailleurs compromet souvent la récolte et même l'ensemencement de la seconde récolte.

Ce qui est le plus grave, c'est que le paludisme touche non des individus isolément, mais qu'il s'étend à des peuples entiers. On estime à 200 millions le nombre des malades et à 400 millions ceux qui en sont menacés, c'est-à-dire au total le quart de l'humanité.

Toutes les régions chaudes de la terre en sont infestées, Afrique, Asie et Amérique et, en Europe, l'Italie et la Corse n'en sont débarrassées que depuis quelques années (Corse 1953).

D'où provient cette maladie ? D'un parasite microscopique qui, péné-

trant dans le sang, attaque et détruit les globules rouges. Elle ne peut être guérie que par des soins longs, assidus et coûteux.

Cette maladie est connue depuis toujours ; on avait observé qu'elle règne dans les contrées chaudes et marécageuses où les moustiques abondent. Comme sur les marais flottent souvent des vapeurs et qu'il s'en dégage des odeurs peu agréables, on a longtemps attribué à ces vapeurs, d'où le nom qui lui a été donné, de l'italien malaria, le mauvais air.

Ce n'est qu'en 1898 qu'on a découvert que la contagion ne venait pas de l'air lui-même, mais d'un insecte, un moustique, l'anophèle, dont on connaît près de 60 espèces.

Le moustique pique un malade et en suce le sang. Il pompe en même temps les parasites microscopiques qu'il contient ; l'insecte n'en est pas incommodé, mais le parasite se transforme dans le corps de son hôte en 15 jours, au bout desquels il passe dans les glandes salivaires et, à la prochaine piqûre, il pénètre dans le sang de la victime et lui inocule la maladie. Comme l'anophèle a besoin de se nourrir tous les deux jours, un seul peut déjà contaminer bien des gens, et comme il y a des milliers d'insectes porteurs de germes, une population entière est bientôt la victime de l'épidémie.

II. LA LUTTE CONTRE LE PALUDISME

Dès qu'on a su que l'anophèle était le véritable malfaiteur, on a essayé de s'en préserver : dormir sous des moustiquaires, munir les fenêtres de grillages de treillis, etc., mais ces moyens se sont révélés insuffisants et inopérants dans des régions où les gens sont incapables de se procurer les matériaux nécessaires. Pendant longtemps on s'est borné à soigner les malades avec de la quinine qui atténue la fièvre, ou qui, prise avant l'attaque de la maladie, l'empêche de se développer. Mais la quinine doit être prise tous les jours, et l'appliquer régulièrement et toujours à des millions d'hommes rend cette opération impossible.

Un autre moyen est l'assainissement des marais par le drainage (exemple de l'Italie avec ses Marais Pontins), mais c'est un moyen lent et coûteux, qui exige des travaux gigantesques et qui n'est pas assuré partout du succès, parce que certaines espèces d'anophèles pondent dans les eaux courantes (ex. Philippines).

On a eu recours à l'épandage de pétrole sur les eaux stagnantes. Les larves, issues des œufs pondus dans l'eau, sont étouffées lorsqu'elles viennent respirer à la surface de la nappe d'eau. Cette méthode a remporté un certain succès dans des contrées peu étendues, mais elle s'est avérée inapplicable dans de grandes régions peu habitées.

Le remède vraiment efficace a été découvert lorsque le médecin suisse Paul Muller a trouvé, au cours de la dernière guerre, le D.D.T. (Dichloro-Diphényl-Trichloroétane) qu'on peut, sous forme de liquide, pulvériser contre un mur, un plafond, et qui pendant plusieurs semaines, formera sur les surfaces une couche très mince. Tout insecte qui se posera sur cette surface meurt presque instantanément. Comme les moustiques piquent le soir ou la nuit, surtout les gens qui sont couchés, ils se posent ensuite, une fois repus, contre les parois, et ils en meurent.

Chacun comprendra que si on ne protège qu'une seule habitation, c'est un travail inutile puisque toutes les nuits, d'autres anophèles peuvent pénétrer dans les chambres et apporter les parasites du paludisme. Il faut soumettre le pays tout entier à la désinfection, et il ne suffit pas d'y procéder une fois, mais il faut la continuer pendant des années (trois ans au moins pour être sûr que la malaria a disparu).

Imaginons la tâche des équipes qui doivent pénétrer dans chaque demeure, en asperger toutes les parois sous l'œil intéressé, peut-être méfiant de toute la famille qui se demande quel nouveau dieu réclame des sacrifices aussi bizarres.

Or les pays atteints sont des pays extrêmement pauvres, qui ne disposent ni de l'argent, ni du personnel spécialisé, ni du matériel nécessaire. C'est donc l'OMS, dont le siège est à Genève, qui organise la lutte et qui envoie partout où on le demande des équipes d'experts chargées, non de faire le travail toutes seules, mais de former des indigènes pour cette œuvre. Actuellement, une vaste campagne mondiale est en cours, et si tous les gouvernements intéressés y apportent leur concours, on prévoit que dans dix ans, la malaria aura disparu.

Mais il faut faire vite ; on a constaté en effet que les produits qui détruisent insectes et microbes sont très efficaces au début ; après un certain temps, insectes et microbes s'habituent au poison, y résistent et survivent. Il faut donc faire vite, avant que les anophèles, ou certaines espèces de ceux-ci, échappent à l'action du D.D.T. ou des autres produits actuellement employés. Les experts estiment que dans dix ans, il sera trop tard et qu'alors se réaliserait cette histoire :

— « Un jour, me dit mon vieil ami, un moustique piqua mon épouse, puis, au lieu de se poser sur le mur le plus proche, comme le font tous ses congénères, il sortit de la maison pour revenir quelques instants plus tard avec un brin d'herbe qu'il plaça sur un mur avant de s'asseoir dessus... » (OMS Presse IX-55).

Puissent les hommes être plus intelligents encore que ce moustique !

EXPOSITION D'ART ENFANTIN

La guilde Freinet internationale organise une grande exposition d'art enfantin sous le titre : « L'art à l'école ».

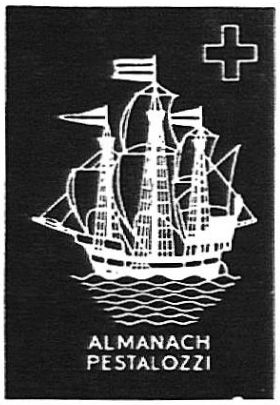
Cette exposition, ouverte à Lausanne en avril 1957 au Musée des Beaux-Arts, sera itinérante et visitera plusieurs villes.

Un appel a été lancé aux pays suivants : Allemagne, Belgique, Danemark, Espagne, France, Italie, Mexique, Norvège, Pologne, Portugal, Tchécoslovaquie, URSS, USA et Suisse.

Un beau travail se fait actuellement à Lausanne chez les maîtres exposants.

Je serais très heureux de faire un bel envoi genevois. Je prie les collègues qui ont des peintures, des céramiques ou des étoffes peintes (je pense aux C.E.M.E.A.) de bien vouloir me téléphoner.

J.P. Guignet. 34 38 62.



Vient de paraître:

Almanach Pestalozzi 1957

Un volume de 324 p., avec 24 hors-texte, dont 8 en couleurs et de nombreuses photographies, relié Fr. 3.85

Si l'Almanach Pestalozzi demeure l'agenda favori des écoliers, c'est que, tout en conservant ses qualités traditionnelles - valeur instructive et éducative - il les éclaire sur des questions très actuelles et leur offre un choix remarquable d'articles à méditer. Selon la formule inaugurée il y a deux ans, les pages du calendrier contiennent quantité de renseignements divers, complétés d'expériences, de jeux et de problèmes captivants.

Collection Jeunesse

Plus de 50 volumes offrant aux enfants les textes classiques les plus renommés et une moisson de récits d'aventures modernes, d'histoires passionnantes, dans une présentation très soignée, avec de nombreux dessins en noir et couleurs.

Prix du volume, sous couverture cartonnée illustrée . . . . . Fr. 5.70

LIBRAIRIE PAYOT

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE - ZURICH

Magasin et bureau **Beau-Séjour 8** Téléphone **permanent 22 63 70**

POMPES FUNÈBRES

OFFICIELLES DE LA VILLE DE LAUSANNE

Transports en Suisse et à l'étranger. Concess. de la Sté Vaud. de Crémation

MANGEZ MIEUX

PÂTES "Bouts Verts" La Timbale Extra

avec timbres TINTIN

SINGER

La machine à coudre
de qualité
pour famille
couturière, artisan

CAISSE D'ÉPARGNE ET DE CRÉDIT

LAUSANNE

Vevey Morges Renens

12 correspondants locaux dans le canton

Livrets d'épargne

nominatifs ou au porteur

L'épargne d'aujourd'hui c'est l'aisance de demain

banque cantonale vaudoise

6 Bibliothèque
Nationale Suisse
Berne

J. A. — Montreux

Educateurs,

INTÉRESSEZ VOS ÉLÈVES A NOS 5 CONCOURS POUR

Pâques 1957

Voyages accompagnés

ALLEMAGNE - MADRID - PARIS - ROME - VIENNE

Travaux à envoyer pour mi-janvier 1957; quatre sujets à choix.

Pour chaque voyage:

1 bourse de fr. 150.- - 2 bourses de fr. 125.-
3 bourses de fr. 100.- - 6 bourses de fr. 75.-
12 bourses de fr. 50.-

Règlement des concours envoyé sans frais (prêt à mi-décembre).

CULTURE & TOURISME

15, rue du Midi, Lausanne (Association suisse sans but lucratif)

Conseil de direction: membres du corps enseignant

Vacances d'été, concours pour:

DANEMARK-SUÈDE, éventuellement GRÈCE

MONTREUX, 15 décembre 1956 XCIIe année — N° 45

DIEU • HUMANITÉ • PATRIE

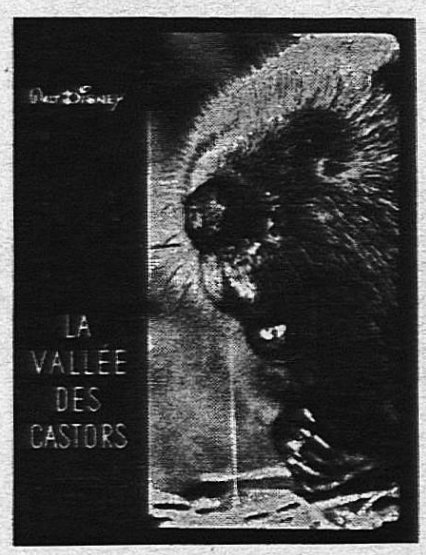
ÉDUCATEUR
ET BULLETIN CORPORATIF

ORGANE HEBDOMADAIRE
DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE
DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables
Educateur : **André Chabloz**, Lausanne, Clochetons 9
Bulletin : **G. Willemin**, Case postale 3, Genève-Cornavin
Administration, abonnements et annonces :
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux, place du Marché 7, téléphone 6 27 98
Chèques postaux II b 379

Prix de l'abonnement annuel : Suisse Fr. 13.50 ; Etranger Fr. 18.—

Supplément trimestriel : Bulletin bibliographique



Pour vos étrennes

Collections Walt Disney

C'EST LA VIE
LE MONDE ET SES HABITANTS

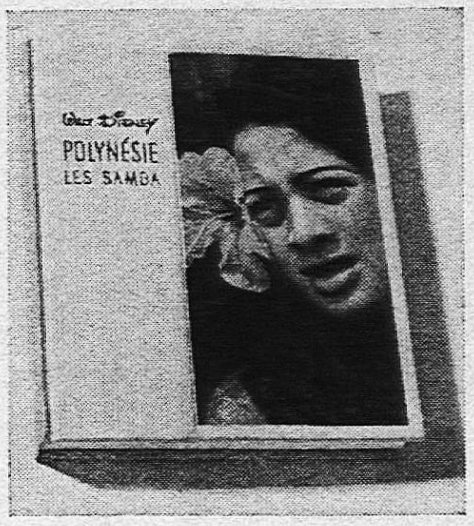
Deux merveilleuses séries où revit toute la poésie des films de Disney. Grâce à leur valeur documentaire, à leur abondante illustration, à leurs textes et commentaires dus à la plume des meilleurs connaisseurs du sujet, elles fournissent ample matière à enrichir et agrémenter l'enseignement.

Nouveautés

La vallée des castors

Georges Blond a écrit pour la circonstance l'histoire d'un jeune castor, Amik : son initiation au monde, ses amours, la fondation d'un foyer, la construction des barrages et de la hutte.

Format 23 × 29 cm., 61 grandes images en couleurs, reliure luxe acétatée Fr. 38.85



Polynésie
Les Samoa

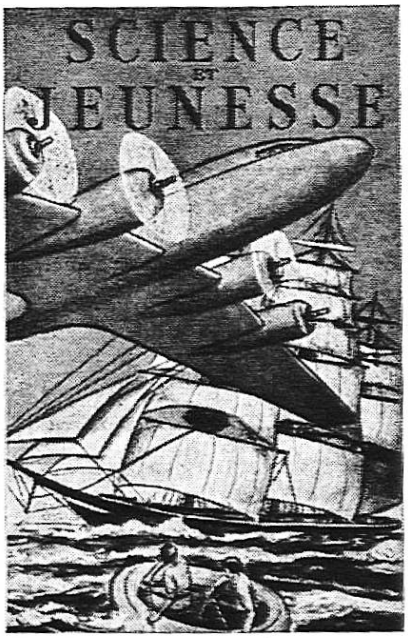
Ce sont des îles heureuses, non encore atteintes par le modernisme, que **Pierre Métais** nous invite à visiter avec lui. La magnificence de la couleur n'a d'égal que le charme du récit et la richesse de l'information.

Format 16 × 19 cm., 88 pages, 68 images en couleurs, reliure rabane Fr. 19.45

LIBRAIRIE PAYOT

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE - ZURICH

Science et Jeunesse 11



Un volume de 208 pages, 16 × 24,5 cm, avec 24 pages de photographies hors texte et de nombreux dessins dans le texte, relié sous couverture laquée en couleurs *Fr. 9.85*

Toujours attendu et plus attrayant, SCIENCE ET JEUNESSE présente à nouveau une matière abondante, puisée dans divers domaines de la technique, de la physique, de l'histoire naturelle, du sport, de l'aventure, qui passionnent le monde d'aujourd'hui. Une large part est faite encore au bricolage, aux jeux, aux expériences et aux problèmes de réflexion.

Deux classiques de la bibliothèque de l'ami des chiens

ARNOLD FATIO

Manuel pratique d'éducation et de dressage du chien

220 pages avec 20 illustrations hors texte et des croquis *Fr. 7.50*

L'auteur, renommé pour ses qualités de dresseur et de pédagogue, a prodigué dans ce livre des directives et des conseils dont l'efficacité a été vérifiée et qui intéresseront le commun des propriétaires de chiens autant que les spécialistes du travail en piste.

J. DHERS et FRED RUFER

Chiens de garde, de berger, de luxe, lévriers et terriers

280 pages avec 74 photographies hors texte *Fr. 13.50*

Rassembler en un volume de consultation facile l'essentiel de ce qu'il importe de savoir sur les chiens non exclusivement destinés à la chasse, tel est le but de cet ouvrage précis et vivant, comportant standards officiels et appréciations techniques.

LIBRAIRIE PAYOT

LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL - VEVEY - MONTREUX - BERNE - BALE - ZURICH

Au Domino Rolle

HOTEL DE 1er ORDRE - RESTAURANT - BAR

TERRASSE

GRAND VERGER AVEC DÉBARCADÈRE

Tél. (021) 7 51 51

J. Mutrux

CONCOURS

pour nos voyages

Allemagne, Rome, etc.

Règlement envoyé sans frais
Nombreuses bourses

CULTURE & TOURISME

15, rue du Midi Lausanne

A vendre, cause double emploi,

un projecteur Fixus-Films

pour films fixes et clichés 5 × 5 cm.

un écran perlé

dans coffre (160 x 160 cm.)

un transformateur,

le tout en bon état, au prix de Fr. 200.-

S'adresser Eggimann, inst., Pully
Tél. (021) 28 91 23

4 GROS LOTS

2×100.000

2×50.000

loterie romande

22 déc.

Vos imprimés seront exécutés avec goût par l'

IMPRIMERIE CORBAZ S. A.

MONTREUX

LE CHEMIN DE FER

d'YVERDON à STE-CROIX

et le télésiège **STE-CROIX-LES AVATTES**

vous conduisent rapidement à proximité du CHASSERON.

Champs de ski, pistes, et le spectacle unique de ses mers de brouillard d'où émergent les Alpes étincelantes.

RENSEIGNEMENTS : Tél. Ste-Croix 6 21 15.